

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



MISSION DU LESSOUTO.



Lettre de M. P. GERMOND au Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

EXPLORATIONS ET SÉJOUR EN CAFRERIE, RETOUR A BÉTHESDA
ET DE LA A THABANA-MORÈNA.

« Nous voici de nouveau dans le Lessouto, et pour le moment installés à Béthesda, cette bonne vieille station où je fis mes débuts dans la carrière missionnaire. Cela me semble si étrange que parfois je crois rêver. Il y a trois mois, si quelqu'un m'était venu dire en Cafrerie : encore quelques semaines et vous serez de retour au Lessouto, j'aurais bien ri de sa simplicité, car les affaires y allaient alors de mal en pis, si bien que je songeais sérieusement à me fixer en Cafrerie pour rassembler autour de moi les fugitifs qui commençaient à y affluer. Dieu s'est montré plus sage que les sages, et plus puissant que les puissants. Notre position sans doute est encore loin d'être facile, les troubles continuent et le territoire contesté est toujours plus contesté, mais si tout ce

qu'on peut attendre n'a pas encore été obtenu, le fait de l'intervention de l'Angleterre est à lui seul un avantage immense. Le Seigneur ne manquera pas d'achever son œuvre; après avoir fait le plus, pourquoi ne ferait-il pas le moins ?

Je n'ai pas grand'chose à dire sur notre séjour en Cafrerie. La vie y était fort monotone et assez difficile; nous y avons été mal logés et encore plus mal nourris, mais le sentiment qu'on travaille pour le Seigneur fait passer par dessus bien des misères. Je ne chercherai pas à analyser les quelques résultats qui ont été obtenus, car il est trop facile en pareil cas de se faire illusion. Mais je ne croirai pas dépasser les limites de la vérité si je dis que notre passage à Matatiéle, y a déposé plus d'un germe de vie qui pourra fructifier moyennant la bénédiction du Seigneur. Qu'il veuille bientôt accorder un pasteur à cet intéressant troupeau, qui maintenant se trouve complètement abandonné.

Ainsi que je vous l'ai dit, vers la fin de notre séjour en Cafrerie il y arriva bon nombre de Bassoutos fugitifs. Aussi pensant qu'en fin de compte ils se verraient obligés d'y rester, j'ouvris sous ma propre responsabilité des négociations avec les chefs du voisinage, afin d'obtenir un terrain propre à l'érection d'une station. Matatiéle offrait certains inconvénients, inhérents soit à la localité soit à l'état politique du pays; aussi j'avais jeté mon dévolu sur la contrée arrosée par les eaux de la Tsitsa en raison de sa proximité de la colonie et parce que le sol, plus fertile que celui de Matatiéle, y aurait permis une plus grande agglomération de natifs sur un moindre espace. Ainsi donc, après six mois de séjour dans les huttes de notre ami Lépeana, nous partîmes emportant sa promesse de venir nous rejoindre sitôt après la moisson.

Notre voyage s'accomplit de la manière la plus heureuse, en dépit des nombreuses rivières qu'il nous fallut passer à gué. Un wagon, il est vrai, culbuta dans un ravin et cela de la manière la plus complète, mais à part les cerceaux de la tente qui furent mis en pièces, nous n'éprouvâmes pas de

dommage. C'était encore une preuve de la bonté du Seigneur ajoutée à tant d'autres, car ce n'eût pas été petite mésaventure qu'une voiture brisée alors que nous étions à plus de cinquante lieues de tout secours.

La contrée que baignent les affluents de la Tsitsa est certainement une des plus favorisées du sud de l'Afrique. On y trouve de belles forêts, des eaux magnifiques, d'imposantes montagnes et des plaines fertiles; il n'y manque qu'une population industrielle qui sache mettre à profit tous ces éléments de richesse, mais jusqu'à présent, pour une cause ou pour une autre, ce pays est resté complètement désert. A peine arrivés, et avant que nous eussions eu le temps de nous reconnaître, des pluies torrentielles vinrent nous visiter et nous eûmes passablement à souffrir, mais surtout nos gens dont plusieurs étaient accompagnés de leurs familles. Malgré la pluie, il fallut monter à cheval et aller en quête d'un abri.

Après bien des recherches, rendues pénibles par les marécages qui nous barraient la route et dans lesquels nos chevaux enfoncèrent plus d'une fois jusqu'au poitrail, nous parvîmes à découvrir une caverne si spacieuse que ce fut avec de bruyantes exclamations de joie que nos gens en prirent possession. Sachant bien que ce n'est qu'à la longue et non pas à première vue qu'on peut se rendre compte de tous les avantages d'un emplacement ou de ses désavantages, nous résolûmes de nous établir provisoirement sur l'endroit où nous avions dételé. Les matériaux d'une construction temporaire se trouvaient sous la main, car le bois voisin nous promettait des pieux en abondance et une forêt de roseaux se balançait sur les étangs. La serpe en main, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, nos gens se mettent à l'ouvrage, mais bientôt un cri d'effroi se fait entendre : en un bond tous sont dehors, et les voilà sautant, gesticulant, frappant du pied pour se débarrasser des sangsues qui, par grappes, s'étaient attachées à leurs jambes. En toute autre circonstance, pareille trouvaille eût été un bienfait, et plus d'un pharmacien d'Eu-

rope nous eût envié ce trésor, mais pour le moment nous étions en parfaite santé et personne ne sentait le besoin d'une application aussi libérale de ces intéressantes bêtes. Il nous fallait cependant du roseau, coûte que coûte, et après avoir imaginé plusieurs préservatifs tous plus inefficaces ou plus impraticables les uns que les autres, l'idée nous vint de procéder à la besogne au point du jour, et ainsi on en vint à bout sans trop de sang répandu.

Un autre ennemi se présenta, mais cette fois c'était du sérieux, je parle des serpents. Je me souviendrai toujours d'une certaine promenade que je m'étais avisé de faire un beau matin, promenade à la mode d'Europe, c'est-à-dire en suivant le fil de mes pensées, et en foulant les hautes herbes sans plus de façon que s'il se fût agi d'un champ de trèfle. J'en fus encore quitte pour la peur, mais comme je ne désirais pas me rencontrer de nouveau avec une demi-douzaine de cobras, cette promenade est la seule que j'aie faite sur les bords de la Tsitsa. Nous n'osions plus permettre à nos enfants de s'éloigner du wagon ; aussi je finis par proposer à nos gens une battue générale avec prime pour chaque tête coupée. Il ne s'en présenta qu'un seul pour tenter cette chasse, et en peu de temps il eût gagné toute une somme.

Nous étions encore au milieu de ces travaux de premier établissement lorsqu'un beau matin, nous vîmes une cavalcade s'arrêter devant la hutte qui nous servait de quartier général. Ce n'était rien moins que M. Keate, lieutenant gouverneur de Natal, et M. Shepstone, directeur des affaires indigènes, qui se rendaient à Aliwal, afin de s'y rencontrer avec le gouverneur du Cap. Au gué de la Tsitsa, ayant appris, je ne sais comment, qu'un missionnaire français résidait dans les environs, ils n'avaient pas craint de se détourner considérablement de leur route pour me rendre visite. Je fus naturellement fort étonné de les voir, et encore plus d'apprendre de leur bouche que le gouvernement britannique s'était enfin décidé à intervenir dans les affaires du Lessouto. Cela changeait

notre position du tout au tout. Désireux d'en avoir fini le plus tôt possible avec toute incertitude à cet égard, nous fîmes atteler, et voyageant de concert avec ces messieurs, nous atteignîmes Aliwal au bout de quelques jours. Après dix mois de sauvagerie, nous n'étions pas fâchés de respirer de nouveau un air de civilisation, fût-il même aussi lointain que celui d'Aliwal. Les affaires semblaient vouloir prendre une tournure favorable, aussi nous ne songions plus qu'à faire nos paquets au plus vite pour retourner à Thabana-Moréna. Il se trouva cependant que nous étions loin de notre compte.

Un des végétaux les plus répandus au sud de l'Afrique est un arbuste de l'espèce des mimosas. Tous les voyageurs ont fait connaissance avec ces longues épines blanches, qui les ont maintes fois arrêtés au moment où ils s'en souciaient le moins. Les Boers lui ont donné le nom significatif de « wacht een beesje » (attends un peu). Je me demande comment il se fait qu'il ne figure pas sur le grand sceau de l'Etat, car il serait impossible de trouver un emblème qui caractérisât mieux cet étrange pays. En politique comme en agriculture, en éducation comme en industrie, on y a pour maxime : « Rien qui presse, attendons un peu. » Il y a un proverbe du terroir qui dit : « quiconque n'a pas de patience en arrivant en Afrique, en gagnera avec le temps, mais celui qui en a la perd bientôt. » Comme j'avais conscience de n'en avoir guère apporté avec moi, je me figurais volontiers en avoir beaucoup acquis, et mon séjour à Aliwal me prouva qu'il n'en était rien.

Le gouverneur, allant au Lessouto, nous avait donné les plus belles espérances, car alors tout portait à croire que les Boers accepteraient les offres plus que libérales qui leur étaient faites ; mais lorsqu'à son retour, nous lui demandâmes ce qu'il nous conseillait de faire, il nous répondit par la phrase sacramentelle : « Attendez un peu. » Il lui en coûtait sans doute de n'avoir d'autre avis à nous donner, mais il nous en coûtait encore plus de l'accepter, car ce n'était pas

tout que d'attendre, il fallait savoir où. Le Lessouto nous étant fermé, il ne restait que l'Europe ou la Colonie, et là, une cruelle expérience nous avait appris ce qu'il en coûte pour y vivre. Ne sachant donc trop que faire, nous fîmes atteler notre wagon, et, à pas lents, nous nous dirigeâmes vers la frontière du Lessouto, dans l'espérance qu'il surgirait promptement des événements qui viendraient nous l'ouvrir. Cette espérance ne se réalisa pas, et sous le toit, ou plutôt sous le rocher hospitalier de nos amis Ellenberger, nous attendîmes tout un long mois sans rien voir venir. Les Boers continuèrent à piller les Bassoutos et ceux-ci leur rendaient la pareille. Nous n'avions pour nous abriter durant l'hiver qui s'approchait, qu'une hutte, plus l'éternel wagon. Aussi sans plus nous inquiéter d'une autorisation de Pierre ou de Jacques, nous fîmes nos préparatifs pour passer l'Orange, et après les quelques retards et incidents inséparables d'une course en wagon, nous arrivâmes heureusement à Bêthesda,

Notre cher frère Gossellin y était de retour depuis quelques semaines. Il habitait l'atelier d'imprimerie, car la maison d'habitation avait bien souffert. Portes et fenêtres étaient enfoncées; nous parvîmes cependant à remettre en état deux ou trois chambres, et à peine étions-nous installés que l'hiver se mit en campagne avec son cortège de pluies froides et de neiges; mais cette fois nous étions à l'abri.

Après avoir consacré quelques jours à mettre nos affaires en ordre, je me rendis à Thabana-Morèna, afin de me rendre compte de l'état de cette station qu'on m'avait représenté sous un jour assez lamentable. La distance qui la sépare de Bêthesda n'est pas grande, et cependant jamais voyage ne me sembla si long. On se sentait saisi de mélancolie en suivant ce chemin tant de fois parcouru dans des jours plus heureux. Une herbe épaisse le recouvrait maintenant, des murs ruinés, des monceaux de cendres marquaient la place où s'élevaient jadis de populeux villages; plus d'habitants, plus de troupeaux, et à part le vol de quelque corbeau solitaire, rien

qui vint prêter de la vie à ce paysage désolé. La guerre, dit-on, a sa poésie ; c'est possible quand on l'envisage de loin, mais vue de près elle est certes bien laide, laide de toute la laideur du mal.

La station fut bientôt en vue : c'était bien elle, mais ce n'était plus elle, et je la contemplais avec la tristesse dont, après de longues années d'absence, on se sent saisi à la vue d'un ami dont la vieillesse ou la maladie ont défiguré les traits. De longues herbes envahissaient les cours, les murs étaient disjointes et les toits crevassés ; la maison était encore debout, mais les portes et les fenêtres en avaient été enlevées ; quelques arbres avaient grandi, mais en revanche l'incendie avait gagné les hautes herbes qui remplissaient le jardin, et il ne restait ici et là, que quelques tiges, noircies par la flamme pour désigner les lieux où nous avions travaillé de si bon cœur et avec tant d'espérance. La pauvre chapelle était devenue une ruine, car la guerre ayant éclaté au moment où nous allions poser la charpente, les murs (construits à l'africaine, c'est-à-dire avec des briques séchées au soleil) s'étaient partout effondrées par l'effet des pluies. En un mot, partout on lisait : misère et abandon ; la seule richesse que je pouvais y trouver encore était celle des souvenirs.

Le soir venu, manquant de bois pour notre feu, nous allâmes ramasser quelques vieilles tiges d'absinthe, et réunis dans ce qui était jadis notre salle à manger, nous prîmes notre repas en dépit du vent d'hiver qui soufflait à travers les embrasures ; puis, la prière faite, mes gens s'allèrent coucher tandis que je restai à rêver en contemplant le feu qui s'éteignait. C'était le 17 juillet, et c'est de cette façon que je célébrais mon trente-troisième anniversaire. Cette date était pour moi riche en souvenirs, car elle me rappelait non-seulement les anciennes fêtes de famille et de bien-aimés parents, mais encore notre départ d'Europe, aussi bien que la première visite des Boers, alors qu'ils étaient venus, il y a deux ans, incendier le village de la station. Bien des choses s'étaient

passées depuis, et après tant de travaux, tant de voyages, tant de fatigues, je me trouvais en face d'une station à demi détruite et d'un troupeau totalement dispersé. Mais non : la moindre plainte serait coupable, car si mon troupeau est dispersé, il n'a du moins pas failli sous l'épreuve et il pourra être rassemblé de nouveau ; si des murs sont à bas et des arbres détruits, le mal est réparable et le Seigneur a sans doute voulu m'inviter par là à m'occuper toujours moins de mes intérêts et toujours plus des siens.

La nouvelle de mon arrivée s'était répandue avec la rapidité de l'éclair, et dès le lendemain, petits et grands, jeunes et vieux, descendaient des montagnes pour venir me serrer la main. Ils étaient tous venus, et cependant le tout se réduisait à bien peu. On voyait bien des figures amaigries par la misère et surtout une collection de haillons indécritibles. Les chrétiens cependant avaient encore quelque chose de décent ; mais ce qui me faisait oublier un peu leur misère, c'était la joie de voir que la mort les avait du moins tous épargnés. Leur demandant comment ils faisaient pour vivre, l'un d'eux me répondit : Nous ne le savons pas nous-mêmes ; notre provision de blé est épuisée, depuis longtemps nous ne mangeons que des herbes et des racines ; mais Dieu nous a fait vivre au jour le jour par sa puissance, et nous voilà. C'est du froid que nous souffrons le plus, car nous avons perdu nos dernières couvertures à Kémé, lors de l'attaque des Boers. Aussi le soir on fait un grand feu et l'on se couche autour ; mais alors, ajouta-t-il en souriant, il faut ne pas trop rêver, sans quoi on roule sur les charbons : regarde plutôt mes jambes couvertes de cicatrices. Je fus bien heureux de pouvoir venir au secours des plus indigents, grâce à l'envoi de nos chères sœurs de Nîmes ; mais il a fallu le faire un peu en cachette, car la misère était grande et pour quatre heureux on s'exposait à faire dix jaloux.

Je suis de retour à Béthesda depuis une dizaine de jours. Dès que j'aurai pu me procurer les matériaux nécessaires

pour rendre ma maison habitable, nous reprendrons le chemin de Thabana-Morèna sans plus nous inquiéter de ce que les événements peuvent amener. Je crois au reste que les Boers y regarderont à deux fois avant que de nous expulser de nouveau.

Thabana-Morèna, 18 octobre.

Voilà une lettre qui aurait dû partir il y a longtemps, mais notre déménagement de Béthesda ici nous a donné passablement d'occupation. Oh! Dieu veuille que ce soit le dernier! sept en deux ans c'est plus qu'assez pour lasser la patience de l'homme et même celle de l'Africain. M'étant rendu à Aliwal pour m'y procurer les fenêtres dont j'avais besoin, j'ai traversé à mon retour une partie de l'Etat Libre, et du territoire en litige. Les Boers ont arrêté mon wagon, et bien que je n'aie déguisé ni mon nom ni le but de mon voyage, ils m'ont laissé passer. En revanche, M. Bowker, agent du gouvernement auprès de Moshesh, trouve, dit-on, que je me suis trop pressé et que j'aurais bien fait *d'attendre encore un peu*. C'est possible, mais si le territoire contesté est ouvert à toutes les bandes de Boers, pourquoi serait-il fermé à un ministre de l'Évangile? Au reste, il en sera de nous ce que Dieu voudra. La semaine dernière, le village d'un petit chef, à quelque distance d'ici, a été attaqué au point du jour et trois hommes ont été tués. Ayant dû envoyer mon wagon à Béthesda pour y prendre du blé, mes gens ont failli se rencontrer avec un détachement ennemi, qui s'est dirigé sur un petit village en face de la station. Là un vieillard que je connaissais a été tué. De cette seule famille, voilà donc le père, la mère, deux fils et un petit fils qui successivement ont été abattus par la balle ennemie. Cet événement m'a profondément ému, car il me semble encore voir ce pauvre homme, alors qu'à mon départ de Béthesda, frère Gosselin, assis à côté de lui sur un banc de pierre, l'exhortait à se donner toujours plus au Sci-

gneur. Hier dimanche, une patrouille est venue battre les montagnes au-dessus de la station. Au retour, des noirs qui faisaient partie de la bande sont venus me rendre visite. Ils ont été polis, et cependant j'ai cru devoir prier mes gens d'user de précautions lorsqu'ils se rendent aux services, et même en certains cas de s'abstenir ; c'est bien triste pour un pasteur que d'être obligé d'en venir là, mais comme nous avons un poste de Boers en face d'ici, il faut être sur ses gardes, vu que bien certainement ils n'épargneraient pas nos gens par le fait qu'ils vont prier Dieu.

Voilà une bien longue lettre ; en la relisant, j'en suis à regretter d'avoir autant parlé de moi et si peu de mon œuvre, mais que voulez vous ? notre position, à nous missionnaires du territoire contesté, n'est pas la même que celle de nos frères du Haut-Lessouto : ils ont la paix, et nous avons les troubles, et, en fait de population, nous ne voyons autour de nous que quelques dizaines de gens découragés, rongés par la misère. Pour le quart d'heure donc notre œuvre se réduit à peu de chose, et en fait de récits missionnaires, comme en fait d'aumônes, on ne peut donner que ce qu'on a.

P. GERMOND.

Lettre de M. F. COILLARD.

Motito, le 12 octobre 1868.

Vous serez heureux d'apprendre que nous sommes enfin arrivés à notre lointaine destination le 19 du mois dernier. Nous avons été deux mois et demi en route ; mais c'était l'hiver, et un des hivers les plus rigoureux. Au début de notre voyage, la neige et une pluie glaciale nous retinrent quatre jours sur les bords d'une rivière ; notre attelage faillit y périr.